

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LA MÈRE ET L'ENFANT.

Les petits canadiens meurent par milliers. C'est un fait triste à constater.

On dira : "Il en est de même partout."

Nous dirons à l'encontre : "Nos enfants meurent en plus grand nombre qu'en plusieurs autres pays." Nous n'avons pas la facilité de vérifier la chose par les chiffres, mais nous arrivons à cette conclusion par ce que nous voyons.

En 1890, dans une conférence à l'Université Laval à Montréal, nous disions :

"Si nos mères avaient en science de l'hygiène la centième partie de ce qu'elles ont d'amour et de bons soins, il y a plusieurs de nos frères et de nos sœurs, qui dorment au cimetière, qui seraient aujourd'hui du nombre des vivants et qui donneraient plus de force à la famille canadienne française.

Les enfants, qui sont l'avenir de la race, meurent par milliers. Sans doute que le défaut de moralité chez un certain nombre est à mettre dans la balance ; il n'en est pas moins vrai de dire que l'ignorance des règles les plus élémentaires fait beaucoup de victimes.

Plusieurs pays d'Europe possèdent des journaux qui indiquent à Maman tout ce qu'il faut à la santé de Bébé. Pourquoi le Canada ne jouirait-il pas du même avantage ? Le médecin qui réalisera cette publication aura mérité qu'on lui élève une statue.

Ce qui nous manque donc, c'est l'hygiène qui conserve la santé et qui éloigne la maladie.

Il est de toute nécessité que l'attention déjà éveillée se tourne de plus en plus de ce côté.

Pour le moment, nous nous contenterons de recommander aux mères de famille la revue *La Mère et l'Enfant*, du Dr Séverin Lachapelle. Le prix d'abonnement est de \$2.00 par année. Adressez-vous au Dr S. Lachapelle, M. D., Boîte B. P. 1754, Montréal.

Ce journal donne à la mère d'excellents conseils pour la conservation de la santé chez les enfants.

F. A. B.

PLAISANTE AVENTURE

DE L'ABBÉ COCHIN

Il existe rue du Faubourg-Saint-Jacques un hospice fondé dans l'origine, pour les pauvres nombreux de ce quartier, et connu sous le nom modeste d'*Hospice Cochin*. Il fut commencé en 1780 et terminé en juillet 1782. L'architecte Viel se chargea gratuitement de la direction des travaux et, chose remarquable et touchante, deux pauvres en posèrent la première pierre.

La reconnaissance populaire donna par la suite à cet hospice le nom de son digne et vénéré fondateur, l'abbé Cochin, docteur en Sorbonne et curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Cet homme de bien descendait d'une honorable famille de robe; son frère Henri, célèbre avocat au parlement de Paris, y laissa la réputation d'un grand orateur, et ses plaidoyers, furent imprimés, en six volumes in-4^o, comme des modèles d'éloquence.

Ce fut avec ce patrimoine et 37,000 livres environ qu'il recueillit en aumônes, que le bon curé parvint à élever cet asile aux malheureux dont il était le père, le plus dévoué et le plus tendre.

Dès sa jeunesse, le jeune Cochin se faisait remarquer par sa

piété douce et persuasive et par son incomparable charité envers les pauvres.

A l'époque de notre histoire, il demeurait au séminaire Saint-Sulpice, où son père, vieux conseiller d'Etat, domicilié au Marais, lui donnait tous les mois un double louis pour ses menus plaisirs.

On devine d'avance quels devaient être les menus plaisirs du séminariste Cochin ; aussi le double louis s'éparpillait-il bien vite en monnaie qui pleuvait à droite et à gauche dans les poches des nécessiteux. Seulement, comme Cochin n'y allait pas de main morte, il s'ensuivait que, vers le milieu du mois, il ne lui restait pas un denier.

Il y a un proverbe qui dit : Comme on connaît les saints, on les honore. Le bon séminariste était tellement connu des mendiants du quartier qu'ils savaient tout aussi bien que lui, et peut-être mieux, où en était l'état de ses finances. Lors donc qu'arrivait la seconde moitié du mois, bon nombre de vieux pauvres le laissaient passer sans lui tendre une main importune, et si quelques-uns plus entreprenants que leurs confrères faisaient une tentative afin de bien s'assurer que la doublure des poches de leur jeune protecteur ne contenait pas l'ombre d'un rouge liard, le bon Cochin leur ôtait humblement son chapeau, signe certain que la monnaie du double louis était depuis longtemps absente.

Cependant, parmi les *habitues*, il y en avait qui persistaient à le suivre ; mais lorsque le jeune séminariste leur ôtait son chapeau pour la seconde fois, ils lui disaient en riant : — C'est bon, c'est bon, monsieur Cochin, nous savons ce qu'il en est, que Dieu vous bénisse !..... aujourd'hui c'est seulement pour avoir le plaisir de vous voir.

Un jour de congé qui tombait malheureusement le 25 du mois, une pauvre mère de famille, pensionnaire attitrée de l'excellent Cochin, se tenait depuis le matin à la porte du séminaire, attendant sa sortie. Il fallait certainement un motif bien puissant pour que cette pauvre femme vint ainsi tourmenter le charitable jeune homme à un quantième aussi peu favorable ;

hélas ! son mari était sans ouvrage, ses deux enfants malades de la rougeole, elle, à bout de force, et, pour comble de malheur pas un liard dans la maison !

Lorsque le bienfaisant séminariste sortit avec l'air joyeux et dégagé d'un écolier qui va passer *toute la journée* chez ses parents, la pauvre femme s'élança au-devant de lui, les mains jointes : — Oh ! par pitié, mon bon monsieur Cochin, lui dit-elle, venez à mon secours !

Cochin, visiblement ému, mais fidèle à la consigne, la salua profondément en lui ôtant son chapeau.

— Oh ! non, oh ! non, fit la malheureuse femme, ne m'ôtez pas votre chapeau, mais écoutez-moi : nous sommes sans aucune ressource à la maison, mon mari n'a plus d'ouvrage, nos deux enfants sont malades, et, depuis deux jours, lui et moi nous n'avons pas mangé.

Cochin s'arrêta, des larmes lui venaient dans les yeux : — Mon Dieu ! fit-il en se tordant les mains que faire ! ... Je vous assure, ma chère dame, que je ne possède pas sur moi une obole. Ah ! s'il en était autrement, aurais-je le cœur de résister à vos supplications ?

— Hé ! reprit la bonne femme, qui était en proie à une exaltation fébrile, ne sais-je pas aussi bien que vous que nous sommes à la fin du mois ? ... Mais qu'est-ce que cela fait, n'êtes-vous pas un saint ? ... un saint aussi saint que ceux qui sont dans le ciel ? La belle affaire ! ... fit-elle en riant à travers ses larmes, je suis sûre que, si vous vouliez fouiller dans vos poches, le bon Dieu saura bien y mettre quelque chose.

Désespéré de son insistance, le brave garçon veut la convaincre de son dénuement en lui montrant le fond de ses malheureuses poches, qu'il savait vides depuis quinze jours. Mais, ô miracle ? ... à peine a-t-il plongé la main dans celle de droite, qu'un son métallique se fait entendre et, à son grand effroi, il en retire trois pièces de six livres toutes neuves ! ... Les donner à la pauvre femme fut pour lui l'affaire d'un instant ; mais celle-ci ne parut nullement étonnée d'un tel prodige.

— Là, quand je vous le disais ! fit-elle à son protecteur en

lui lançant un regard qui semblait lui reprocher son manque de foi.

Pendant, le bon Cochin ne paraissait pas aussi tranquille sur le don qui lui était venu tout à coup de faire des miracles ; l'esprit rempli de trouble et le cœur palpitant, il renonça à se rendre chez son père et courut tout d'une haleine s'agenouiller dans la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice, où il passa le reste de la journée en actions de grâces et en oraison.

Le soir, il s'achemina lentement vers le séminaire, réfléchissant profondément à cette vertu miraculeuse qu'il avait plu à Dieu de mettre en lui.

A peine avait-il paru dans un des corridors que des cris s'élevèrent de toutes parts : Le voilà ! le voilà !... Tout à ses pensées mystiques, Cochin s'imaginait que déjà sa puissance de thaumaturge était connue... — Humilions-nous, grand Dieu ! disait-il tout bas en se frappant la poitrine, humilions-nous. Et il répétait ce verset du psaume 113 des Vêpres du dimanche : *“ Non nobis, Domine, non nobis ; sed nomini tuo da gloriam. ”*

A ce moment, son camarade de cellule, grand Normand bien charpenté, s'élança vers lui : — Oh ! ça mon cher Cochin, lui dit-il, tu conviendras que, pour un jour comme aujourd'hui, tu m'as mis dans un furieux embarras : tu as pris ma culotte au lieu de la tienne, et, comme nous ne sommes pas de la même taille, il m'a été impossible de sortir avec celle que tu me laissais.

— Comment ! fit Cochin, qui, on peut bien le dire, tombait véritablement des nues, moi, j'ai pris ta culotte !...

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire, et même qu'il y avait dans la poche de droite dix-huit francs en trois beaux écus de six livres tout neufs !

Jugez du désappointement du pauvre Cochin !... Il prit néanmoins son parti en brave, et raconta humblement à ses camarades tous les détails de son aventure.

Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le quartier et parvint jusqu'aux oreilles de son père. Le vieux conseiller d'État fit

venir son fils : — Jacques, lui dit-il, à partir du mois prochain je double votre petite pension ; au moins, lorsqu'il vous prendra fantaisie de faire des miracles, vous les ferez avec votre argent ; en attendant, voici trois écus de six livres que vous allez rendre à votre camarade.

La jeune séminariste, rouge comme une cerise, remercia en s'inclinant.

Devenu plus tard curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le bon abbé Cochin racontait cette petite histoire de la manière la plus charmante en riant de tout son cœur.

A. WILHEM.

L'ŒIL GAUCHE DU KHALIFE

CONTE ORIENTAL

(Pour La Famille)

Abou-Giafar Almanzor, prince valeureux et éclairé, mais peu scrupuleux à l'endroit des moyens, avait rapidement élevé le Khalifat de Bagdad à l'apogée de sa prospérité et de sa gloire. Cependant, les attaques incessantes du dehors et les complots intérieurs, toujours renaissants, lui faisaient cruellement expier l'orgueil qui gonflait son cœur, lorsqu'il contemplait les coupoles et les minarets de sa brillante capitale, resplendissant aux premiers feux du jour.

Il y avait alors à Bagdad, un riche marchand nommé Hassoun, resté veuf avec deux filles dont la cadette, Kadidja, faisait l'admiration des jeunes gens par sa rare beauté, et celle des vieillards, par une sagesse plus merveilleuse encore.

— « Mes chères enfants, leur dit-il un matin, je veux vous faire aujourd'hui un cadeau. Choisissez ! »

— « Moi, dit l'aînée, je voudrais bien une aigrette en diamants ! »

— « Et toi, Kadidja ? »

— « Oh ! mon père, il me passe par la tête une fantaisie si bizarre que vraiment je n'ose... »

— « Parle toujours ! »

— « Eh bien ! si vous avez confiance en moi, prenez ce que vous avez de plus magnifique, allez l'offrir au Khalife et priez-le de vous donner en retour son œil gauche. »

— « Mais elle est folle ! » s'écria l'aînée en éclatant de rire. »

Le vieillard, un moment muet de surprise, dit simplement à sa fille : « Tu seras satisfaite ! »

II

Malgré le crédit que lui avaient valu à la cour ses sages conseils et, plus encore, ses immenses services, Hassoun sentit sa tête trembler sur ses épaules en exposant au Khalife l'objet de sa périlleuse ambassade, mais la stupeur du prince fut telle qu'elle ne laissa pas de place à la colère :

“ La bizarre requête doit cacher un mystère qui m'échappe, dit-il. Amène-moi ta fille sur-le-champ ! ”

Au moment où Kadidja, conduite par son père, apparut dans tout l'éclat de son prestige et de sa beauté, elle souleva une admiration dont le Khalife lui-même ne put se défendre.

“ Commandeur des croyants, dit elle en s'inclinant avec respect, mon audace serait inexcusable, si je ne l'avais jugée nécessaire pour vous révéler une vérité qui importe souverainement à votre repos et au bonheur de vos sujets. Lorsque vous jugez un procès, l'adversaire le plus riche et le plus influent se place à votre droite, le plus obscur, à votre gauche et c'est toujours au premier que vous donnez raison. J'en ai conclu que votre œil gauche vous est inutile et c'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous le faire de-
“ mander. ”

L'âme du Khalife n'était pas encore entièrement fermée à la voix du remords. L'audace naïve de Kadidja vint la réveiller et résonna comme une agréable discordance aux oreilles du prince fatiguées par un concert monotone de coupables adulations ; Et puis, conquêtes, plaisirs, cruautés mêmes, tout l'ennuyait à mourir. Cette piquante diversion ne pouvait pas, en vérité, arriver plus à propos.

“ Ton insolence mériterait le dernier châtement, ” dit-il à la jeune fille. “ Mais, par pitié pour ton inexpérience, je consens à te faire grâce, si tu réponds sur le champ aux questions que je vais te poser. ”

III

Les deux interlocuteurs échangèrent ensuite le dialogue suivant, dont le symbolisme sententieux caractérise fidèlement le génie oriental.

— “ Qu'est-ce qui ressemble à des fruits d'or posés sur un plateau d'argent ? ”

— “ De bonnes réponses à de bonnes questions. ”

— “ Quelle est la lampe d'or placée dans un lustre de cristal, alimentée avec de l'huile bénite, dont la lumière ressemble à celle

“ d'une étoile qui n'incline ni au levant ni au couchant et verse
“ clarté sur clarté ? ”

— “ C'est Dieu dont la lumière éclaire notre esprit et dont la loi
“ sainte et immuable guide notre conscience. ”

— “ En voyant les deux immenses colonnes qui supportent le
“ portique du temple d'Ellor, n'as-tu jamais pensé que, de mé-
“ me, la conquête et la richesse sont les meilleurs appuis d'un em-
“ pire ? ”

— “ La justice et la bonté, prince, voilà ses deux plus puissants
“ soutiens ! ”

Almanzor plus irrité de la fierté de ces réponses que charmé de
leur justesse, soumit ensuite à Kadidja— plusieurs problèmes
fort embrouillés de politique intérieure et extérieure. Le fils du
Khalife et le grand vizir, seuls présents à cet entretien, furent émer-
veillés de la sagacité et de l'esprit pratique avec lesquels la jeune
fille résolut ces questions. Le Khalife seul, dans son ressentiment,
ne désespéra pas de la prendre en défaut :

— “ Il te sied vraiment bien de disserter comme un iman et de
“ faire de la politique comme un grand vizir ! Ignores-tu donc le
“ sort et le rôle qui t'attendent dans l'isolement du harem et sous
“ les yeux d'un maître jaloux ? ”

— “ Illustre Khalife, l'aigle qui plane au plus haut des cieux
et fixe le soleil, ne dédaigne pas d'exciter et d'apprendre ses petits
à voler ! Les devoirs les plus humbles ne sont pas, je le sais, les
moins glorieux : l'épouse doit être industrielle comme la fourmi,
douce comme la brebis, prudente comme le serpent, fidèle et pure
comme un miroir. Elle doit être la joie et la consolation de son
époux durant sa vie et, après sa mort, gémir comme une colombe
et passer tout le temps de son veuvage comme un oiseau à qui l'on
a coupé les ailes. ”

Ce langage à la fois charmant et profond désarma enfin le Kha-
life. Et même, s'il faut en croire les historiens, il permit à Kadidja,
devenue bientôt sa belle-fille, de lui rappeler, à l'occasion, qu'il
avait “ un œil gauche ” !

A. GAUDEFRY.

EN EUROPE : PAR CI, PAR LÀ

1ÈRE PARTIE.

DE MONTREAL A ROME

—:o:o:—

CHAPITRE DEUXIEME

DE MONTREAL A NEW-YORK

(Suite)

Il n'y a pas de neige, le gazon est à demi verdoyant, il pleut quelque peu : une apparence de notre mois de novembre. Janvier froid avec neige vaut mieux que novembre cru avec boue. Tout de même le paysage est superbe, avec tous ces embellissements que les Américains savent donner à la nature. Au revoir. Priez pour moi. Excusez. Je ne prends pas le temps de me relire.

CHAPITRE III

A NEW-YORK

Vendredi 10 janvier. — Palace Hotel, New-York. Mon cher ami et ma bonne mère, car c'est à vous deux que j'écris. Je suis fatigué comme un pauvre chien. J'ai marché toute la journée, et fait le tour de New-York, tantôt à pied, tantôt en voiture.

New-York, immense amas de jolies boutiques, avec rues larges comparativement propres, sans originalité, sans couleur. Je m'étonne toujours que les hommes s'entassent ainsi, les uns au-dessus des autres, quand la terre est si grande, leur offrant l'air et l'espace.

J'ai vu *Broadway* et sa fourmillière humaine et sa colline de voitures ; l'*église cathédrale* de St Patrice, qui est certainement belle, presque aussi belle que celle de St-Lin ; le *museum*, qui est une pauvreté à côté des musées européens ; la *ménage-*

rie ou j'ai rencontré force bêtes qui ne parlent pas : cela me rappelle le proverbe breton : " Ne paraissez pas trop fin, ce qui est nuisible, mais surtout, ce qui l'est encore plus, ne soyez pas trop bête ; " le *parc central*, vaste champ au milieu de la cité, pêle-mêle de rochers naturels, d'étangs coquets, de bosquets d'arbres de toutes sortes, de prairies bizarres, de ravins sombres, d'allées tortueuses. Quelle belle idée d'avoir ainsi apporté la campagne avec sa verdure, ses fleurs, ses senteurs, à la porte des pauvres ouvriers qui sans cela n'auraient pu jamais jouir de ce que Dieu a fait de plus beau et de plus salubre parmi les choses humaines. Si nos mères voulaient vendre leur terrain, je ferais pour St-Lin un *Central Park* en miniature.

J'ai vu bien d'autre chose dont je vous fais grâce. Je rencontre sur la rue un petit pauvre déguenillé, à la figure souffrante et intéressante. — " Monsieur, voulez-vous acheter ces images ? Il ne me reste plus que ces deux-là. — Que veux-tu que je fasse de cette petite fille avec sa vache laitière ? — Ma mère est bien malade, et elle n'a pas de quoi souper. " — Je pensai par devers moi, c'est peut-être vrai, et je me sentis touché ! Si madame Brunet n'avait rien ce soir à se mettre sous la dent ! — " Tiens, voici 20 centins, et donne les images. " Je vous les envoie. Vous en donnerez une à maman, vous garderez l'autre pour vous.

Dans un instant je vais me transporter à bord de " La Normandie " avec mon bagage. Je coucherai dans ma cabine, et demain à la marée montante nous lèverons l'ancre pour un autre monde.

Adieu ! si le mal de mer me laisse des loisirs, je vous écrirai pendant la traversée, et je mettrai ma lettre à la poste au Havre.

Priez pour moi l'étoile de la mer. *Ave maris Stella, Iter para tutum*, donnez-nous une bonne traversée ; *Ut videntes Jesum*, que Jésus scit avec nous dans le temps et dans l'éternité.

CHAPITRE IV

DE NEW-YORK AU HAVRE

Samedi, 11 janvier. — Ce matin à 7 heures, le bâtiment levait l'ancre, détachait les amarres et partait lentement au milieu du silence des passagers debout sur le pont, regardant la terre s'éloigner, le rivage baisser au niveau de l'eau, enfin s'effacer à l'horizon. Le départ d'un vaisseau a toujours quelque chose de grand et de solennel. Il s'en va loin, au-devant de la mer, des flots, des tempêtes et de l'inconnu. C'est l'enfant qui entre dans la vie, qu'est-ce que l'avenir lui réserve de succès ou de déboires ?

Je restai peu longtemps sur le pont, un voile épais de brume enveloppait la baie de New-York. Le vaisseau allait très-lentement, afin de ne pas heurter cette foule de petits bateaux, qui sillonnent le port en tous sens, et qui faisaient tout-à-coup leur apparition à nos côtés comme s'ils étaient sortis du sein des ondes ; notre grosse baleine de *Normandie* aurait pu s'en tirer sans trop de mal peut-être ; mais elle aurait éventré tous ces petits poissons de mer.

Je ne suis pas remonté aujourd'hui une seule fois sur le pont ; le temps est cru et la brume tombe en pluie fine. Tout ce que j'ai vu de la mer, c'est par l'œil de bœuf du salon. Elle est faiblement agitée, avec des vagues qui pourraient donner du trouble à un canot d'écorce, mais qui ne font qu'apporter un léger balancement à notre gros canot de fer, qui s'avance lestement comme un cheval au grand trot, secouant sa tête et agitant sa crinière.

Je ne suis pas bien. J'ai mal au cœur, mal à la tête. Ce n'est certainement pas le mal de mer, c'est peut-être la grippe. J'ai passé la plus grande partie de la journée couché, tantôt sommeillant, tantôt pensant à St-Lin. St-Lin me poursuit, me hante.

Je vous écris dans mon lit, les pieds chaudement enveloppés dans mes couvertes, le bonnet de soie sur la tête, m'arrêtant, reprenant, faisant comme le nègre : "crache et reprends !"

Je suis heureux de n'être pas bien et je me laisse souffrir languissamment, avec douceur. Quand la maladie est passée, on jouit bien mieux des avantages de la santé. C'est un moyen que Dieu prend pour nous donner de la sympathie pour ceux qui souffrent. Du reste, il vaut bien mieux être malade pendant la traversée qu'arrivé en Europe ; de même, il n'y a pas de temps de perdu. Vraiment je ne saurais trop remercier le bon Dieu de m'envoyer les bonnes choses si à propos ; je me sens un enfant gâté.

De votre côté, ma chère mère, vous devez trouver que le ciel vous a fait la vie bonne. Il est vrai que vous avez eu la douleur de perdre votre mari bon et dévoué, mais combien de veuves sont restées dans la misère, et vous avez de grosses rentes. Il est vrai, vous vivez loin de vos parents ; mais si vous n'étiez pas à St Lin, vous vous seriez retirée dans un couvent ; et vous êtes mieux dans mon presbytère, plus libre, avec une plus grande facilité pour recevoir vos amis et vos parents, aussi près de l'église. Il est vrai que je suis souvent absent, je vous le serais davantage si vous habitiez une chambre dans une maison religieuse. Puis combien de mères voient partir leurs enfants pour aller gagner leur vie au loin, pour d'autres motifs moins avouables ; mes voyages ont un toujours un but utile.....

Dimanche, 12 janvier. Après vingt-quatre heures de couchette et de sieste, je me suis levé avec une faim dévorante de pain et de grand air. Plus le mal de tête, plus le mal de cœur. Je suis monté sur le pont, où j'ai passé une partie de l'avant-midi à jouer tranquillement, me laissant vivre, pensant à peine, tantôt me promenant, tantôt assis, regardant, respirant ces brises pures de la mer, remerciant Dieu.

J. B. Proulx.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE CINQUIÈME (Suite).

—:—

Des piétons seuls ou en groupes bruyants venaient aussi, plusieurs avec des figures qui, quelques heures auparavant auraient glacé son âme de terreur ou l'auraient fait bondir de dégoût. Et maintenant coudoyée rudement, repoussée hors du trottoir, elle souffrait tout sans presque les remarquer. Il y avait encore des personnes apparemment mieux élevées et plus à l'aise qui retournaient à leur maison de campagne après le travail et les fatigues d'une journée de bureau ou de comptoir. D'autres se promenaient avec leurs femmes et leurs filles en respirant tranquillement l'air frais du soir. D'autres enfin plus jeunes et en plus grand nombre, à la hâte portaient leurs pas vers les théâtres ou les clubs. Personne s'inquiéta d'Henriette, personne même ne parut la remarquer. A personne il ne vint à l'esprit que l'enfant qu'elle portait si soigneusement enveloppé dans ses bras était un enfant mort. Parmi cette foule pressée dans les rues qu'elle traversait, deux ou trois peut-être lui avaient jeté un regard de curiosité à travers les ténèbres. Peut-être avaient-ils remarqué dans le morne regard qu'ils avaient rencontré une expression étrange, mais assurément personne n'avait soupçonné l'affreux désespoir qui se levait en ce moment dans cette âme. Pouvait-on soupçonner l'horrible pensée du suicide dans cet extérieur calme et cette démarche empressée ? Personne donc ne soupçonna la vérité, et l'eut-on soupçonnée, personne peut-être ne s'en serait inquiété. Elle atteignit enfin les bords de la Serpentine. Pendant toute cette affreuse soirée, les eaux sombres de la rivière avaient chanté à son oreille, l'invitant au repos dans leur profondeur. Elle déposa à terre son enfant, se pencha par dessus le parapet et regarda fixement dans les sombres gouffres béants à ses pieds. Elle demeura ainsi immobile pendant quelques instants. Son cœur battait ; maintenant que la mort était en son pouvoir, elle hésitait, l'horreur instinctive de la mort la faisait trembler. Elle se retourna pour regarder son enfant et puis regarda encore l'abîme mais moins résolument. Mais le tentateur était là et il ne voulait pas laisser sa proie lui échapper si facilement. Henriette vit passer devant son âme comme une vision de malheur tout ce qu'elle avait vu et ressenti dans la soirée sur son chemin, les brillants équipages, les riantes figures, les bijoux, les habits parfumés. Que faisaient-ils en ce moment ? Ah ! ils étaient à table, ils dansaient, ils s'amusaient gaiement, ou bien bercés dans de douces harmonies, devant les scènes superbes de quelque opéra favoris ils suivaient haletant d'émotion les intrigues de l'amour ou les

dénouements de quelque grande infortune ; et elle, elle qui avait été de ces fêtes, elle qui avait été de leur société, peut-être la plus brillante et la plus encensée de toutes, elle était là dans ce lieu affreux, dans cette sombre nuit, seule, plus que seule avec un enfant mort à ses pieds, rejetée, méprisée, abandonnée ! Ah ! si on avait pu la voir en ce moment, que n'aurait-on pas dit ? Comme tous les yeux se seraient fixés sur elle ! Peut être l'aurait-on accueillie, mais avec une pitié, plus insultante, pensait-elle, plus difficile à supporter que les railleries et les sarcasme de la foule. Non, il n'y avait plus pour elle d'espoir, plus autre chose que d'ensevelir son nom et sa honte dans les sombres flots qui bruissaient sourdement en bas. Oui, elle s'ensevelirait au plus tôt afin que le monde perdît jusqu'à sa mémoire et oubliât à jamais ce qu'elle avait été, un atôme brillant un instant dans sa lumière.

L'horloge d'un clocher voisin sonna minuit.

Lucie, fidèle à la promesse qu'elle avait faite au père infortuné de l'enfant perdue, priaît en ce moment. Elle priaît avec toute l'ardeur de son âme pendant qu'Henriette avec le calme effrayant du désespoir se préparait à mettre un terme à sa vie. La pauvre désespérée ôta son châle pour être moins gênée dans ses mouvements. Les longues mèches de sa chevelure se déroulèrent alors en tombant sur ses épaules et sur sa figure. Elle les rejeta tranquillement en arrière et regarda attentivement autour d'elle. Il n'y avait personne. Seul Dieu la voyait mais il y avait longtemps qu'elle ne pensait plus à Dieu. Elle se baissa et ramassa son enfant. Un moment encore et elle s'élançait par dessus le parapet. Mais au moment où elle faisait le bond fatal une lourde main se posa sur son épaule. Henriette tressaillit vivement ; elle était si certaine d'être seule. — Une pauvre femme Irlandaise, une blanchisseuse, avait traversé la place une demi-heure auparavant. Elle allait porter un travail qu'elle venait de finir. En voyant Henriette s'approcher du pont elle avait eu un pressentiment de ce qui allait arriver et elle était revenue aussi vite que possible. Elle était restée cachée derrière un massif d'arbres, observant soigneusement tout ce qui s'était passé jusqu'à ce voyant qu'il n'y avait pas un instant à perdre elle s'était élancée pour retenir la malheureuse Henriette. En même temps, d'une voix qu'elle tâchait de rendre indifférente et presque enjouée, elle lui dit :

Venez, venez, ma fille, que faites-vous ici seule à une pareille heure. A coup sûr ce n'est pas le temps pour une honnête femme d'être dehors. D'ailleurs vous prendriez une maladie mortelle en restant plus longtemps au milieu des exhalaisons malsaines de ces eaux malpropres. Ainsi *alannah* (1) retournez chez vous, sicc n'est pas pour vous, que ce soit au moins pour votre enfant qui n'en sera pas mieux demain pour cette promenade au clair de la lune.

Pendant les premières paroles, Henriette, en silence, s'était débattue violemment pour se délivrer de l'étreinte de l'inconnue mais en attendant le nom de son enfant elle se calma soudain et éclatant

(1) mot irlandais qui signifie : o chère.

de rire elle s'écria d'une voix sauvage : Mon enfant ! femme, je n'ai pas d'enfant ! Ne voyez-vous pas qu'il est mort, et je voulais l'ensevelir, là, dit-elle en adoucissant sa voix et en étendant la main dans la direction de l'eau. Oui, là où ni lui ni moi n'aurions plus été troublés lorsque vous m'avez arrêtée.

Allons ! dit l'inconnue en relâchant prudemment le bras d'Henriette dès qu'elle la vit entrer en pourparlers. Allons ! ce n'est pas le lieu pour ensevelir un enfant chrétien comme le vôtre l'est, je suppose.

Chrétien ! reprit Henriette en recherchant dans sa mémoire comme un souvenir longtemps oublié, oui, oui ! c'est un chrétien — Je m'en souviens, il a été baptisé, il est heureux, oui, il sera heureux peut-être tandis que sa misérable mère sera en enfer.

Finirez-vous, reprit vivement presque avec humeur la bonne Irlandaise, non grâce à Dieu, ce n'est pas en enfer que vous irez maintenant surtout depuis que ce bienheureux enfant prie pour vous dans le ciel.

Prier pour moi : prier pour moi ! reprit Henriette en laissant échapper encore un de ses sauvages éclats de rire, femme, s'il eût vécu, cet enfant, il eut maudit sa mère.

Alors remerciez Dieu de l'avoir appelé là où au lieu de maudire sa mère il priera pour elle, dit la femme d'une voix qui en imposa malgré elle à son interlocutrice. Henriette hésitante se laissa tomber sur l'herbe et la libératrice voyant son avantage en profita pour parler plus hardiment. Allons ! venez, venez, c'est encore pis de s'asseoir que d'être debout en ce froid et humide endroit. Allons, venez de suite, partons ; quand vous vous serez réchauffée auprès d'un bon feu à la maison et que vous aurez avalé une tasse de bon thé chaud vous oublierez les noires pensées qui vous obsèdent en ce moment.

Aller avec vous ! reprit Henriette amèrement, ne savez-vous donc pas qui je suis ? une misérable, un rebut à qui pas une femme honnête ne voudrait être surprise à parler, à la lumière du jour.

Pauvre âme, poursuivit l'inconnue avec une émotion réelle, peut-être qu'après tout les dédaigneuses aujourd'hui n'ont pas été meilleures dans leur jeunesse. En tout Catherine O'Brien n'est pas de cette espèce, et avec raison ajouta-t-elle en soupirant. Maintenant, venez avec moi " *alannah* " et ne craignez rien. Vous serez la bienvenue nous vous donnerons un bon lit et demain nous verrons à faire mettre en terre sainte ce cher petit ange. Ce sera mieux que de l'avoir plongé dans la vase et la fange de ces eaux sales, où sans la sainte Mère de Dieu qui m'a envoyée tout exprès pour vous sauver, vous seriez maintenant tous deux.

Le portrait sur nature que Catherine O'Brien faisait des profondeurs de la Serpentine fit trassaillir Henriette et pour la première fois elle commença à se rendre un compte exact de l'horrible mort qu'elle avait cherchée. De plus il y avait dans le ton de voix de cette femme dans ces paroles rudes et vulgaires quelque chose qui lui allait au cœur, comme les accords d'une harmonie de-

puis longtemps oubliée. Elle sentait dans son âme la douleur prendre la place du désespoir et sa douleur elle-même devenait plus supportable maintenant qu'elle rencontrait dans un autre cœur le suave sentiment de la sympathie. L'orgueil et le désespoir grondaient encore sourdement au fond de son âme mais la crise suprême était passée, et ce fut presque sans rencontrer de résistance apparente que Catherine, cet autre Samaritain de l'Évangile, releva la pauvre Henriette et l'amena par la main comme un enfant, loin de ce lieu maudit, loin du perfide murmure des ondes noires de la Serpentine.

Toutes deux marchèrent d'abord en silence, Henriette était épuisée et Catherine priaît avec toute la ferveur d'une fille de l'Irlande pour la pauvre créature qu'elle venait d'arracher si heureusement à un suicide affreux. Après avoir traversé la place, elles longèrent plusieurs rues jusqu'à ce que Catherine s'arrêtât devant une maison pauvre en apparence mais propre et presque coquette, avec une enseigne de blanchisseuse au dessus de la porte.

La porte était ouverte et un homme debout sur le seuil semblait attendre quelqu'un. Catherine d'un signe lui imposa silence et entraîna par la main Henriette qu'elle fit passer, au fond de la maison dans une chambre qu'éclairait la flamme d'un bon feu sur lequel chantait la théière annonçant cette merveilleuse tasse de thé qu'elle avait promise à son hôte. Mais la chaleur de l'appartement et peut-être aussi le contraste entre l'aisance et le confort de la chaumière et le froid et les ténèbres du dehors produirent une impression trop vive sur la pauvre fille. Sans laisser échapper un cri ou une parole elle s'affaissa lourdement sur le parquet, privée de sentiment.

Au nom de Dieu qu'y a-t-il et qui vous a retenue si tard, demanda l'homme qui se précipita dans la chambre en entendant le bruit de la chute d'Henriette ?

Chut ! Chut ! Jacques, fit la femme. Je vous dirai tout cela ensuite ; pour le moment aidez-moi à relever cette pauvre fille qui va étouffer si on la laisse à terre. Que Dieu lui soit miséricordieux et lui prête vie jusqu'à ce qu'elle ait le temps de se repentir.

Jacques considérait évidemment sa femme comme une autorité au foyer, car sans ajouter un autre mot il ramassa Henriette et la porta dans une autre pièce où il la déposa doucement sur un lit. Avant d'essayer de la rappeler à la vie Catherine prit, d'entre les bras de la pauvre mère, l'enfant qu'elle serrait encore convulsivement contre son sein et alla l'examiner plus attentivement à la lumière du foyer de l'autre appartement. Un regard lui suffit pour se convaincre que l'enfant avait cessé de vivre depuis quelques heures. Elle enleva son propre enfant qui dormait dans son berceau, y déposa le petit mort, expliqua à la hâte, la situation à son mari et retourna veiller auprès d'Henriette.

(A continuer.)